Document generated on 08/13/2025 3:59 a.m.

Relations

RELATIONS

Mostarghia – extraits

Maya Ombasic

Number 821, Summer 2023

URI: https://id.erudit.org/iderudit/102322ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Ombasic, M. (2023). *Mostarghia* – extraits. *Relations*, (821), 41–43.

Tous droits réservés © Relations, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

POUR VOIR LE MONDE À TRAVERS LES YEUX DES PERSONNES EXCLUES, DEPUIS LEUR CÔTÉ DES FRONTIÈRES ARBITRAIRES QUI FRACTURENT NOS SOCIÉTÉS.

MOSTARGHIA – EXTRAITS

Pour clore cette collaboration de Maya Ombasic à la rubrique Aux frontières, cet extrait[1] *de son livre* Mostarghia *(VLB Éditeur, 2016) nous entraîne au cœur des cicatrices laissées en elle par la guerre dans les Balkans, par l'exil forcé et l'expérience des frontières idéologiques et politiques qui bouleversent des vies là où on ne l'avait pas imaginé possible. Elle y parle de son départ forcé de Mostar en 1991, la ville bosniaque de son enfance, et de son exil vers la Suisse.*

Maya Ombasic
L'autrice est écrivaine

Triste Genève

Sur le *Tiziano*, la foule est étrange. Il y a les touristes insouciants et il y a nous, jadis leurs pareils, mais qui avons été transformés du jour au lendemain en apatrides. Nos visages sont inquiets, pâles comme cette aube froide et grise qui point à l'horizon. Pour plusieurs d'entre nous, le mal de mer s'est ajouté au mal du pays, et l'odeur exécrable du vomi exaspère les Allemands qui rentrent de vacances. Chaque réfugié a à ses pieds son petit sac, unique souvenir matériel d'une existence qui ne reviendra plus jamais. Les conversations sont mornes : l'un d'entre nous parle des erreurs stratégiques de Tito qui ont mené la Yougoslavie vers sa fin, un autre est convaincu qu'on tire les ficelles de l'extérieur, un autre encore raconte sans conviction qu'il a toujours voulu vivre à l'étranger, et que cet exil obligé colle bien avec ses désirs profonds. Nous avons faim, et le bout de papier jaune fourni par la Croix-Rouge en guise de billet jusqu'au premier centre d'accueil n'inclut pas de repas. Il faudra attendre des heures, peut-être des jours, avant d'avoir droit à notre première pitance. Tu[2] me prends par la main. Nous sortons sur le pont. Le vent criard se confond avec les gémissements des mères qui ont perdu la trace de leur progéniture en camp de concentration. La dernière étoile disparaît dans le ciel et un nouveau jour se lève. Tes mains tremblantes tentent d'allumer une cigarette que la bruine mouille aussitôt.

— À partir d'aujourd'hui, nous n'avons plus ni pays ni maison. Le bon côté de tout ça, c'est que nous sommes libres comme l'air. Alors, qu'est-ce que tu aimerais faire plus tard ?

Je comprends mal le sens de ta question et je réponds de façon presque automatique :

– Plus tard, je voudrais rentrer à la maison.

→

Désarmé, tu éclates en sanglots. C'est la première fois que je te vois pleurer. C'est aussi la première fois que je ressens le besoin de prendre soin de toi. Ce jour-là, sans même que je m'en rende compte, nous avons échangé les rôles et je suis devenue le capitaine de notre bateau.

Nous accostons à Ancône. Nous ne sommes plus des touristes venus faire des emplettes dans les magasins italiens. Nous avons un nouveau titre : *clandestins*. Ancône est une ville où le temps s'est arrêté et où les couleurs pastel des façades délavées incitent à la mélancolie. Or, tu sais qu'il nous faut à tout prix éviter les lieux où l'âme est prompte à se laisser engloutir par les vagues de la tristesse. Tu promènes ton regard sur les murs antiques : « Ceux qui veulent mourir de nostalgie, qu'ils restent dans cette ville. C'est ici qu'habitent les fantômes du passé. » Plusieurs déplacés décident pourtant de rester à Ancône. Nous poursuivons notre route. À la gare, un officier nous indique le train pour Chiasso, petit village suisse à la frontière italienne où un centre destiné à accueillir les réfugiés ex-yougoslaves vient d'ouvrir ses portes. Tout semble parfaitement orchestré. Le train nous mène même directement au centre. Il suffira de montrer notre papier de la Croix-Rouge et nous serons immédiatement acceptés. Nous montons à bord d'un drôle de wagon sans fenêtres qui ressemble à une voiture à bestiaux. À notre grande surprise, nous constatons qu'il est rempli de réfugiés venus de tous les ports d'Italie : Somaliens, Rwandais, Congolais, Albanais et Macédoniens, mais aussi des ressortissants de lointains pays asiatiques. Lorsque l'odeur âpre et acide de toute cette masse humaine nous monte au nez, maman fond en larmes. Nous nous installons à côté d'une famille congolaise et le petit frère se lie immédiatement d'amitié avec un enfant de son âge. Moi, je ferme les yeux pour m'évader de cet espace étouffant. [...]

À Chiasso, une équipe de médecins et d'infirmières nous accueille et nous divise en deux colonnes : les Blancs d'un côté, les Asiatiques et les Noirs de l'autre. Tu allumes une cigarette, qu'un travailleur du centre te retire immédiatement des mains. Avec d'autres, tu tentes vainement d'expliquer que nous avons faim et soif. Personne ne vous écoute. Une atmosphère lourde règne sous la grande tente. Comme des marionnettes tenant à peine debout, nous nous jetons sur les petits biscuits secs que distribuent des bénévoles. Une autre nuit sans sommeil se profile et l'éreintement, la nervosité et la peur gagnent du terrain. Les larmes coulent doucement sur les joues des petits comme des grands. Un peu avant l'aube, après un examen médical poussé, nous nous écrasons dans des lits militaires mis à notre disposition.

Après Chiasso, nous avons fini par aboutir à l'autre bout de la Suisse, à Basel. Ton ami d'enfance, homme droit et fier à la longue crinière grise, ancien directeur d'une des plus grandes compagnies pétrolières yougoslaves, continue d'aimer la vie. Il lui arrive de disparaître pendant plusieurs jours pour aller dormir sous les ponts de la ville. Il dit qu'il y retrouve le sentiment de sa liberté. Ses yeux luisent de cette lueur qu'ont souvent ceux des fous et qui n'est rien d'autre que le signe de l'affranchissement de limites imposées par les normes et la routine. La guerre et l'exil l'ont libéré de ses responsabilités et il a décidé de profiter de ses journées. Tu es désespéré à l'idée de perdre le réconfort de son amitié qui t'est devenue indispensable au milieu de l'ouragan qui s'est abattu sur ta vie. Nous implorons les autorités suisses de ne pas nous séparer de nos amis, mais les administrateurs ne veulent rien savoir de nos « enfantillages ». À leurs yeux, comme tous les Européens de l'Est, nous sommes une engeance dangereuse parce qu'incapable de contrôler ses émotions et prête à s'entretuer pour un oui ou pour un non. « Vous êtes des êtres excessifs. Soit vous vous adorez, soit vous vous détestez. Vous êtes tous des frères Karamazov en puissance, alors il vaut mieux vous séparer », nous explique Monsieur Sheller, l'administrateur principal du centre de réfugiés de Basel, ancien rockeur aux cheveux longs qui porte des lunettes fumées. Quels sont les critères qu'il utilise pour décider du destin des gens ? Personne ne sait.

Nous passons trois longs mois à partager cet espace insalubre et impersonnel avec un millier d'autres réfugiés et clandestins.

Je me demande souvent quelle adulte je serais devenue si Sheller m'avait envoyée à Zurich plutôt qu'à Genève. Quelle serait ma vision du monde si mon cerveau avait traversé l'adolescence en allemand et non en français ? Le rythme de ma poésie serait-il différent ? Le goût de mercure que j'ai dans la bouche, certaines nuits sans espoir, serait-il le même dans la langue de Nietzsche que dans celle de Rousseau ? Ce dernier en aurait sûrement long à dire à propos des conséquences sur nos vies des choix arbitraires que font les autres. Je garde de Basel le souvenir brumeux de la silhouette élancée du Münster, la vieille cathédrale aux murs de grès rose. J'ai appris un jour qu'y repose le corps d'Érasme, le brillant chanoine de la Renaissance qui nous a laissé, entre autres, un fameux *Éloge de la folie*. Ton meilleur ami l'avait-il lu avant de tomber dans les bras libérateurs de la déraison ?

Genève, donc. Dans cette ville qui n'a jamais voulu de nous, je vis une adolescence solitaire. Ma seule amie est la statue de Jean-Jacques Rousseau sur l'île qui porte son nom. Plantée de saules pleureurs et de peupliers d'Italie, elle a été aménagée pour rappeler l'île des peupliers, au milieu du petit lac d'Ermenonville, si cher au philosophe. Je m'y console en pensant que Genève a toujours été une mauvaise mère pour ses enfants, elle qui a fermé ses portes à Rousseau. Comme lui, je renoncerai à la citoyenneté suisse quand l'Office cantonal de la population nous annoncera que nous, les enfants des réfugiés, avions le droit de rester sur le sol helvétique, mais que nos parents devaient partir puisque la guerre ne sévissait plus dans leur pays natal. En attendant, à l'instar du promeneur solitaire, je suis très préoccupée par le salut de mon âme. La guerre m'a plongée très tôt au cœur de la tragédie humaine et je tente aussi d'y échapper en dévorant les existentialistes. Je me dis que l'unique façon de fuir l'absurdité du monde, c'est de me plonger dans les livres. Je rêve d'une bibliothèque à ciel ouvert, dans un pays où la nature aurait le dernier mot, loin des mémoires lourdes et des identités meurtrières. ■

Le vieux pont de Mostar, détruit en 1993 durant la guerre de Bosnie-Herzégovine, est maintenant reconstruit. Photo : Mike Norton/Flickr

1– Cet extrait a été reproduit aux termes d'une licence accordée par COPIBEC.
2– NDLR Elle réfère ici à son père.